

Judah M. Bensimhon

La vie de Maimonide, tradition et légendes fassies



Conférence donnée par notre grand-père Monsieur Judah M. Bensimhon le 30 mars 1935 dans la salle des Services Municipaux de la Ville Nouvelle de Fès, sous le patronage de la société « Les Amis de Fès », lors de **La semaine Maïmonide**, organisée à l'occasion du huitième centenaire de la naissance du philosophe.

Notes rassemblées et réorganisées par Jeanne Lévy. Oralité oblige, j'ai fait le choix de conserver le registre de langue initial, incluant présent de narration, rythme, lexique, etc... L'intérêt de ce partage réside moins dans son caractère informatif que dans le bonheur de retrouver les traces de la tradition d'une époque, liant divertissement et récits mythiques transmis de bouche à oreille. Jérusalem, mai 2021.

Mon Général, Mesdames Messieurs,

Avant d'aborder mon sujet, permettez-moi de vous dire que je n'ai pas le talent nécessaire pour parler devant un auditoire aussi choisi ! Mais dans la vie il faut avoir de l'audace pour pouvoir accomplir les devoirs qui nous incombent, et j'ai donc accepté, à la demande de mes collègues, cette tâche délicate et cet honneur.

Le but de notre réunion de ce soir est de commémorer le huitième centenaire de la naissance de l'illustre savant, théologien, médecin, philosophe **Maïmonide**.

Noms

Le rabbin **Moshe Ben Maïmon** (הרב משה בן מימון) est connu dans les milieux juifs sous l'acronyme **Harambam** (הרמב"ם), en arabe **El Maïmoni**, et sous le pseudonyme **Maïmonide** en Europe.

Permettez-moi, avant de vous relater quelques anecdotes et légendes qui circulent à Fès sur le grand philosophe, de vous signaler une erreur d'interprétation relevée au cours de mes recherches sur la vie de cet illustre penseur, ayant trait à son nom de famille.

J'ai constaté que dans des documents arabes, Maïmonide était désigné sous le nom de : أبو عمران موسى بن ميمون بن عبد الله القرطبي : **Abou Imran Moussa ibn Maïmoun ibn 'Abdallah al-Qourtoubi al-Yahoudi** « **Moïse fils de Maïmoun ibn 'Abdallah le cordouan juif** » L'appellation **ibn** ou **ben 'Abd Allah** surtout, donne un cachet islamique à son nom et laisse supposer ou confirmer la légende de sa prétendue conversion à l'islam.

Maïmonide signait ses ouvrages en énumérant quelques-uns de ses ancêtres. C'est ainsi par exemple que son commentaire de La Michna

est signé : « Moïse, fils de Maïmoun le juge, fils de Joseph le savant, fils d'Isaac le juge, fils de Obadia le juge, fils du rabbin Salomon, fils du Grand rabbin Obadia. »

Son Epître au Yémen est paraphé : « Moïse, fils de Maïmoun le juge, fils de Joseph le savant, fils d'Isaac Le Grand rabbin, fils du Grand rabbin Obadia ».

Quant à son livre de médecine Pirke Moshe, il est signé « **Moïse Ben 'Ebed Ha-El Ha-yiesreeli Ha-Qordobi** » ; le nom **Ben 'Ebed Ha-El** étant l'équivalent arabe de *Ben 'Abd Allah*.

On voit donc que Maïmonide faisait systématiquement suivre son nom de celui de ses illustres ancêtres et remontait son ascendance jusqu'à **Obadia**, dont la traduction est « **serviteur de Dieu** ».

Or, le traducteur, pensant qu'**Obadia** n'était pas un nom propre mais la formule « serviteur de Dieu » qu'il est d'usage d'écrire dans les lettres en arabe devant le nom du scripteur, traduisit : **Moïse Ben Maïmoun Ben 'Abdallah** (ou **Ben 'Ebed Ha-El** en hébreu) déformant ainsi le nom qu'employait Maïmonide pour désigner l'ancêtre de sa famille. Un auteur ou un éditeur arabe, remarquant la formule placée après le nom, contrairement à l'usage, a opéré ce qu'il croyait être une correction, en y ajoutant *ben 'Abdellah*, alors que l'évocation de son ascendance ne comportait ni *'Abdellah* ni *ben 'Abdellah*... **Obadia** étant un nom propre (עובדיה), ne doit pas plus se traduire en arabe qu'en hébreu !

Vie familiale et premiers exils

La famille de Maïmonide habitait à Cordoue en Espagne. Le père, Rabbi Maïmoun exerçait la fonction de rabbin-juge. Il était le descendant d'une lignée de savants et de législateurs. Il faisait partie

du Collège rabbinique de Cordoue et jouissait d'une grande autorité dans les milieux juifs de sa génération. Il avait une connaissance talmudique très étendue. Il était en outre versé en mathématiques et en astronomie, sciences très en vogue à l'époque.

Son premier fils, Moïse, est né à Cordoue le samedi 14 Nissan 4895 du calendrier hébraïque (30 mars 1135)¹ ; son père lui enseigna les sciences bibliques et talmudiques, l'astronomie et il acquit les connaissances des savants de son temps. En Espagne, Moïse Maïmonide apprit de ses excellents maîtres la physique, la médecine et la philosophie. L'un des professeurs de son père, l'éminent talmudiste **Rebbi Yossef ibn Migash** (1077-1141) s'étonnait de l'intelligence précoce du jeune Moshe et prédisait : « cet élève sera un grand homme et ses lumières éclaireront le peuple juif de l'Orient à l'Occident. »

Son second fils, David, s'occupera plus tard du commerce de bijoux et de pierres précieuses et il aura la charge d'entretenir la famille.

Des événements locaux l'ont forcé à quitter, à l'âge de 13 ans, sa ville natale : les tribus almohades ou « confesseurs de l'unité » ayant pris la ville de Cordoue en 1148, ont obligé les Juifs, soit à embrasser l'islam, soit à émigrer en abandonnant leurs biens. Le père de Maïmonide et sa famille ont donc quitté cette ville avec la plus grande partie de la communauté, abandonnant leurs biens. Ils ont habité pendant trois ans à **Almeria**, alors sous domination chrétienne. En 1151, le sultan '**Abdemoumen El Mouahed** s'étant emparé de cette ville décrète que les Juifs devaient se convertir à l'islam ou la quitter...Durant plusieurs années, la famille errera en Andalousie chrétienne, d'une localité à une autre, dans l'espoir de vivre en paix.

¹ De nos jours, les chercheurs fixent plutôt la date de naissance de Maïmonide à 1138 et non à 1135.

Cet exil perpétuel n'a pas empêché Maimonide d'approfondir ses connaissances et il est devenu rapidement célèbre par ses écrits audacieux, dans tous les domaines scientifiques de l'époque.

Etude sur la Michna

En 1158, à 23 ans, à l'âge où ses compagnons étudiaient encore, Maïmonide entreprend la rédaction de son Commentaires sur la Michna. Il a achevé à l'âge de 30 ans cette œuvre originale, aussi considérable que hardie, faite en dehors de tout modèle et de toute tradition.

La Michna qui est la base du Talmud constitue en fait l'ensemble de la tradition orale depuis Moïse, législateur de la Bible. Cette tradition est développée dans le Talmud par les écoles de **Babylone** et de **Jérusalem**, d'où le nom de Talmud Babli et Talmud Yérusalmi.

Le commentaire de la Mishna de Maïmonide, intitulé siradi ou « lumineaire », en hébreu ma'or, est écrit en langue arabe mais en caractères hébraïques, conformément à l'usage des Juifs arabophones d'Orient et d'Occident musulmans.

La Michna a pour but d'éclairer les points difficiles par des explications brèves et claires. Maïmonide a été le premier à appliquer la méthode scientifique à l'explication du Talmud. Dans son commentaire, il traite les questions de La Michna qui touchent à la science selon des principes tirés des mathématiques, de l'astronomie, de la physique, de l'anatomie, de la morale et de la philosophie. Il veut démontrer, entre autres, que les docteurs de La Michna, dépositaires de la tradition, n'ignoraient pas les sciences, qu'ils avaient enseigné une morale élevée et que leur conception de Dieu

était profondément philosophique. Dans cette œuvre, il explique les caractéristiques de la véritable nature de la tradition.

Maïmonide continue à travailler au milieu des pérégrinations et vicissitudes de toutes sortes. C'est ainsi, qu'à la demande d'un ami, il rédige son Maamar ha-'ibbour (מאמר העיבור), un traité sur le calendrier juif et l'embolisation des années.

Maïmonide, savant, érudit, talmudiste

Auteur d'une production littéraire abondante et diverse, Maïmonide a réservé une place prépondérante aux quatre axes suivants : Le Talmud, la philosophie, l'astronomie et la médecine qu'il considère comme étant la base de toutes les sciences.

Il réussit à concilier sa foi ardente en sa religion avec la réflexion philosophique. Après s'être déplacée de ville en ville, pour éviter de se prêter à la comédie de la conversion sous la menace, la famille Maïmoun quitte définitivement l'Espagne en 1160, et vient s'installer à Fès.

Exil à Fès, légendes fassies

Les persécutions religieuses devenues intolérables en Espagne ont obligé le rabbin Maïmoun à s'établir à Fès, centre culturel et intellectuel, où il entretenait déjà des relations économiques et scientifiques.

A Fès, le rabbin Maïmoun et son fils le rabbin David exerçaient leur commerce tandis que le rabbin Moïse s'occupait de ses études et de

ses travaux. Il a pu parfaire ses connaissances auprès de l'éminent rabbin talmudiste de Fès, **Rebbi Yéhouda Hacohen ibn Shoshan** dont la réputation dépassait largement les murs de la cité impériale.

Parallèlement, il a continué à étudier la médecine à Fès, mais l'a-t-il exercée sur place ? Il circule de nombreuses légendes à ce propos...

On raconte que Maïmonide a reçu un jour la visite d'un Arabe de la campagne qui se plaignait de douleurs à l'estomac. Après l'avoir examiné, Maïmonide a déclaré sa maladie incurable parce que le remède approprié était introuvable. Le traitement consistait à extraire le venin d'une vipère vivante et à le boire, mélangé à du lait frais. Le malade s'est alors souvenu qu'il existait, à côté de son village, une vipère cachée dans le trou d'un arbre et qui ne sortait que la nuit. Comment devait-il faire pour extraire son venin ? Maïmonide lui indique alors le moyen suivant : aller déposer à proximité de l'arbre un récipient contenant du lait que la vipère boirait à la fin de la nuit et suivant son habitude, elle le régurgiterait dans le même récipient. L'homme devait lui apporter le contenu du récipient et, avec ce lait envenimé, Maïmonide a pu préparer un médicament qui a guéri le malade. Ce procédé a servi par la suite à d'autres malades.

Dans un de ses traités de médecine, Maïmonide signale l'emploi d'un produit appelé en arabe *tiryag* constitué d'ingrédients venimeux. Il raconte qu'un médecin italien lui avait signalé que les personnes qui avaient consommé du *tiryag* pendant une épidémie n'ont pas été contaminées.

Voici à présent une histoire qui m'a été racontée dans mon enfance et qui, comme beaucoup de souvenirs de cet âge, est restée gravée dans ma mémoire. Je doutais toutefois de son authenticité et je ne

voulais pas en faire état ici. Cependant, j'ai été surpris, il y a quelques jours, de la trouver transcrite textuellement dans un livre ancien édité à Amsterdam en 1694 ! L'auteur relate qu'un des médecins de la cour du sultan a réussi un jour à introduire un poison dans un médicament prescrit par Maïmonide. Il est allé ensuite le dénoncer au sultan comme empoisonneur. C'était la mort assurée pour Maïmonide ! En guise d'exécution, les médecins ont décidé de lui ouvrir les veines de la main pour le vider de son sang.

Mis au courant de cette « prescription », Maïmonide recommande à ses élèves, une fois l'opération faite, que l'on place un garrot sur les veines de ses deux mains, au même endroit et que l'on l'amène chez lui. Il leur a indiqué par avance les soins qu'il convenait de lui apporter, c'est ainsi qu'il a eu la vie sauve.

Un autre récit circule sur la science médicale de Maïmonide. Ayant appris la médecine en Espagne où il a habité jusqu'à l'âge de 26 ans, Maïmonide risquait, à l'instar de ses prédécesseurs du X^e et du XI^e siècle, de se voir nommé médecin du sultan.

À cette époque les sultans craignaient par-dessus tout d'être victimes d'empoisonnement de la part de leur entourage et ils cherchaient dans la médecine le meilleur antidote.

Les médecins de la cour ont voulu éloigner ce nouveau concurrent. Ils ont suggéré au sultan d'arbitrer un examen professionnel entre eux et le nouveau candidat. Chacun des partis a dû accepter d'absorber un poison déterminé qu'il rendrait ensuite inefficace par un antidote préparé préalablement par lui-même. L'expérience devait commencer par Maïmonide.

Au jour fixé, en présence du sultan, Maïmonide présente son contrepoison et indique à ses élèves les soins qu'il convient de lui apporter. Il absorbe ensuite ce poison et grâce aux soins prodigués par ses élèves, conformément à ses prescriptions, le voilà guéri au bout de trois jours !

Désirant poursuivre l'expérience, le sultan ordonne aux autres médecins d'absorber le même poison, comme cela avait été convenu, pour démontrer la valeur de leur science. Ils prennent donc le même poison, mais l'antidote préparé par leurs soins ne produit aucun effet ! Ils ont eu la vie sauve grâce au savoir-faire de leur rival ! Maïmonide est ainsi reconnu comme le médecin le plus éminent et sa renommée s'étend dans les milieux musulmans et juifs.

Restons encore un moment à la cour du sultan qui faisait pratiquer, à l'instar de ses pairs, des controverses entre deux savants sur des questions scientifiques ou religieuses, en vue de se rendre compte de leur valeur respective et surtout je pense, pour son propre plaisir. Celui qui se trouvait embarrassé par une question était considéré comme inférieur à son contradicteur et perdait les bonnes grâces du souverain. Parfois, une petite ruse spirituelle, un rien, suffisait à convaincre les souverains les plus rigides...

Un jour, Maïmonide et un autre médecin sont convoqués devant le sultan pour une joute de ce type. Les deux savants, également érudits, gardent leurs positions respectives et restent longtemps à égalité, pas moyen de les départager !

Il fallait donc mettre fin à ce pénible exercice, aussi, Maïmonide demande-t-il à son adversaire la traduction d'une phrase en hébreu qui signifie : « laissez-moi réfléchir et je vous répondrai ». Le savant la traduit aussitôt convenablement, mais le sultan, croyant que

l'adversaire de Maïmonide, embarrassé, demandait un délai pour répondre, lève la séance et déclare Maïmonide vainqueur.

La légende de l'horloge

D'après une tradition locale, et l'on sait comment les traditions s'installent dans les familles juives, la maison où Maïmonide habitait à Fès se trouve dans le quartier de **Talaa**, en Médina où d'ailleurs habitaient les Israélites de l'époque, le **Mellah** et **Fès-Djedid** n'existant pas encore. D'ailleurs, le voisinage de ce quartier garde encore de nos jours le nom de **Fondouk El Yehoudi**, on y trouve actuellement [1935] le Palais Jamaï. Sur la façade de cette maison, on peut, à ce jour, voir une horloge que l'on dit confectionnée par Maïmonide lui-même. Elle est située en face de la grande **Médersa Bou- Ananiya**.

Désignée par « l'horloge de **Talaa** », en voici l'histoire telle qu'elle a été présentée par de nombreux auteurs, suivant les légendes qui circulent, tant dans les milieux musulmans que juifs. Un notable musulman de Fès, **Si Abdlouhab Lahlou** raconte : « Effrayée par la forte sonnerie de l'horloge, une femme enceinte qui passait par là avait fait une fausse-couche. A la suite de cet événement et pour éviter de tels problèmes, le sultan de l'époque a ordonné le déplacement de l'horloge ».

De fait, bien des auteurs attribuent la paternité de cette horloge à d'autres constructeurs et non à Maïmonide. Ainsi, dans son livre Zahrat el-Ass, (Les fleurs de myrte) traitant des origines de la ville de Fès, l'auteur, **Abou al-Hassan Ali al-Jaznaï** écrit : « **Abou Inan**, qu'Allah lui soit miséricordieux, a fait construire une *magana* avec des coupes et des écuelles de cuivre jaune en face de la porte de la medersa nouvelle qu'il a fait élever au **souk El Ksar** de **Fès**. Pour

marquer chaque heure, un poids tombait dans une des coupes et une fenêtre s'ouvrait. Cela fut exécuté dans les derniers jours de la construction de la *medersa* le 14 *zoumèd-el Aouèl* (ou *jumādà al-awwal*) de l'an 758 de l'hégire, correspondant au 6 mai 1357 (ou 1358) par les soins du *mouakéth* du roi, **Abou Hassan Ben Ali Ben Ahmed Tlemçani El Moâdel.** »

Dans son livre Promenades à Fès, **Marc de Mazières** (1883-1954), Président de la *Fédération des syndicats d'initiative et de Tourisme du Maroc*, évoque l'horloge en ces termes : « les 13 timbres de bronze alignés et scellés dans le bâtiment en face de **Bouânania** composaient une horloge à carillon due, en 1357, à un artisan de **Tlemcen**, qui fut considéré, pour ce travail, comme un magicien. Il devait y avoir, pour frapper les 13 timbres, 13 poids ou marteaux suspendus au-dessus.»

Quant au philosophe **Abraham Joshua Heschel**, il décrit ainsi la demeure de Maïmonide à Fès : « La maison de la famille **Maïmoun** se trouvait à Fès, dans la partie de la ville appelée aujourd'hui **Fès-El-Bali**, la vieille ville, auprès d'un arc-boutant qui enjambait la rue étroite. Aucune armoirie n'indiquait la noblesse de ses habitants, mais une façade exceptionnelle (...) révélait leur caractère. Les murs en étaient épais et le front large. Entre les deux étages dont elle se composait courait une sorte de frise étrange : 13 bras de pierre faisaient saillie perpendiculairement au mur et supportaient autant de coupes larges et profondes. Au-dessus de cette frise, on voyait des fenêtres hautes et étroites, d'où les ouvertures verticales semblaient faire jaillir des vases(...) On croit aujourd'hui que ces coupes servaient à l'astronomie, à la détermination du calendrier, à de subtiles observations. Des tableaux astronomiques hindous et ptoléméens

furent corrigés à **Bagdad** et au **Caire** sur la base d'observations ainsi faites. Des globes du ciel en cuivre et en argent, des sphères armillaires, des astrolabes plats et demi-sphériques, des miroirs de métal poli et d'autres instruments encore, permettaient de se consacrer à l'astronomie.»

Rabbi Maïmoun, dont on dit qu'il ne s'est pas un seul jour occupé de sciences profanes, faisait peut-être exception en faveur de l'astronomie ? Les savants du Talmud ont dit : « celui qui peut scruter les planètes et ne le fait pas, le prophète dit de lui : il ne peut pas regarder l'œuvre de Dieu et méprise l'œuvre de Ses mains. » L'étude de l'astronomie a été considérée comme un commandement divin. Maïmonide père et fils s'y sont intéressés avec un zèle remarquable.

Il semblerait que ces écuellenes ou plateaux servait à l'époque du sultan **Abdelmoumen**, en 1160, à des observations astronomiques et atmosphériques suivant les données d'un cadran solaire déjà connu des anciens, en même temps que d'horloge qui indiquait les heures de la journée. Ce mécanisme consistait en un certain nombre de lames de métal installées entre les carillons dont le mouvement de frappe actionnait la sonnerie de l'un à l'autre. Ce système motivait le fonctionnement de la treizième écuelle pour marquer la douzième heure du midi et du minuit.

Un historien fassi a affirmé que le mécanisme de l'horloge était actionné par un mouvement hydraulique approprié.

Je citerai enfin un manuscrit hébreu de 1880, *Yahas Fas* (Chronique des Juifs de Fès) écrit par le grand rabbin **Rebbi Avner ha-Serfati** : dans lequel est également mentionnée cette horloge. « Dans le

quartier des musulmans à *Fès el-Bali* ou 'Fès le vieux' se trouve une maison élevée donnant sur la rue, que distingue treize fenêtres et treize consoles. Sur chaque console est suspendu un plateau de cuivre qui fait fonction d'horloge. »

En effet d'après une tradition très ancienne, la maison du **Talââ** était désignée par les juifs de Fès par *sṭilat de Harambam* ou « écuelles de **Harambam** » et elle servit, dit-on, de logement et de lieu d'étude au médecin juif durant son séjour à Fès, de 1160 à 1165. De nos jours encore [1935], les femmes juives s'y rendent en cachette pour effectuer un pèlerinage, et disent qu'elles se sont rendues dans un lieu saint.

Cette maison de l'horloge (***Dar al-magana***), on s'en souvient, a été gardée de tout temps par un *moqaddem* musulman qui acceptait que des juifs viennent la visiter en souvenir de leur sage vénéré. On raconte qu'il était vêtu d'un *burnous*, vêtement que portaient les personnages de marque et tenait une canne, comme le médecin juif.

On sait que Maïmonide a été, à une certaine époque, attaché au palais du sultan **Abdelmoumen** en tant que médecin du palais.

Conversions forcées

Depuis que les **Almohades** avaient conquis la ville de Fès, les habitants juifs cherchaient à fuir cette cité. D'ailleurs, ces derniers ont été très surpris d'apprendre que la famille de Rabbi **Maïmoun** était arrivée pour s'y établir ! Elle avait dû pourtant s'exiler auparavant de **Cordoue**, puis d'**Almeria** en raison des exactions des

Almohades, présents également sur le sol andalou! S'installer à Fès à un moment où les persécutions sévissaient avec une intensité sans précédent, était considéré comme audacieux et même dangereux !

Dans les mêmes circonstances et sous la menace de mort, des rabbins et des notables de la communauté de Fès ont été contraints de se convertir, souvent dans l'intention de quitter la ville dès que le calme serait revenu ou de continuer à pratiquer clandestinement la religion de leurs ancêtres. C'est d'ailleurs à cette époque que le poète **Yéhouda Ibn Abbass** a dû quitter sa communauté de Fès pour s'exiler à Alep, en Syrie.

J'ouvre ici une parenthèse pour signaler que le rabbin **Yéhouda Ibn Abbass** de Fès est l'auteur d'un poème liturgique, *'Et sha'are raçon* (עת שער'י רצון), chanté avec solennité lors des offices de *Rosh Hashana* et de *Kippour*. Le nom de l'auteur figure en acrostiche dans les strophes.

Autre remarque : Maïmonide a composé un poème similaire à celui du rabbin **Abbass** avec pour acrostiche « *Ani Moshe Berebi Maïmoun* » (*Moi Moshe fils de rabbi Maïmon*). Mais c'est la pièce composée par **Rebbi Yehouda ibn Abbass** qui conserve, à ce jour, une place prépondérante dans la liturgie. Le poème de Maïmonide, ignoré du public, est toutefois encore chanté à Fès [1935] dans une seule synagogue, celle des autochtones, dite *Şlat el-Fassiyyyin*, mais peu de personnes, apparemment en connaissent l'auteur.

À la suite des conversions forcées, un rabbin de Fès en particulier a déclaré que tous les convertis, même s'ils accomplissaient secrètement leur religion, devaient être considérés comme des idolâtres : « les convertis ne bénéficieront ni de ce monde ni de l'autre », disait-il.

Dans une épître connue sous le titre de *Iggeret ha-shemad* « Epître de la persécution », Maïmonide répond à ces arguments en rejetant l'affirmation du rabbin, jugée aussi sévère que déplacée, et déclare que les convertis de force ne sont pas des renégats. Une grande partie des Juifs maghrébins, vivement émue par ces allégations qui niaient les efforts de beaucoup pour rester fidèles à leur foi, se demandait s'il ne valait pas mieux, dans ce cas, se convertir directement à l'islam. Devant ce danger, Maïmonide entreprend de réfuter les assertions de ce zéléteur et de justifier la conduite de ceux qui simulaient une conversion pour sauver leur vie.

L'épître de Maïmonide porte la marque de son esprit lucide, clairvoyant et de sa pensée rationnelle. Il affirme que la transgression d'une partie des lois religieuses ne constitue pas une apostasie ! Compréhensif vis-à-vis des juifs qui avaient accepté de se convertir en apparence, il conseille néanmoins à ceux qui pouvaient choisir entre la conversion forcée et l'émigration de se résoudre à quitter le pays, à sacrifier leur lieu de naissance et leurs biens, à leur foi. On fuit la crainte, on émigre, le monde est grand et large !

Départ de Fès.

En 1163 le calife **Abdelmoumen** meurt. Sous le règne de ses successeurs les persécutions ne connaissent plus de limites. Le vénéré rabbin **Yéhouda ibn Shoushan**, pieux et savant, est exécuté sur la place publique, au milieu de souffrances atroces, parce qu'il a refusé de se convertir à l'islam.

Maïmonide a failli subir le même sort ; il n'a dû son salut qu'à un écrivain, poète et théologien musulman de Fès, **Abou El Arah Ibn**

Moischa, avec lequel il était en relation scientifique. Il était désormais impossible à Maïmonide de demeurer à Fès. Dénoncé aux autorités, il aurait payé de sa vie son attachement à sa foi, sans l'intervention de cet ami.

Nouvel exil : l'Égypte

Durant la nuit, rabbi Maïmoun s'enfuit en compagnie de ses fils Moïse et David. Ils marchent la nuit et se tiennent cachés durant le jour. Enfin, ils arrivent dans la ville portuaire de **Ceuta** où vivaient encore des Juifs. Les fugitifs peuvent prendre un bateau sans être inquiétés. C'est de là qu'ils embarquent, dans la nuit du 4 Iyyar 4925, correspondant au 18 avril 1165.

Après 28 jours de voyage périlleux en mer, Maïmonide et sa famille arrivèrent à **Acco (Saint-Jean-D'acre)** où ils séjournèrent jusqu'à novembre 1166. Ils se rendent ensuite à **Jérusalem** et de là à **Hébron**, où ils se recueillent sur le Tombeau des Patriarches avant de s'établir en **Égypte**. Malheureusement, quelques mois après leur arrivée dans ce pays, le rabbin Maïmoun, meurt.

Au vieux **Caire**, à **Fostat**, la famille de Maïmonide se livrait au commerce des pierreries. C'est le rabbin **David**, le plus jeune des frères, qui s'occupait des affaires, faisant de fréquents voyages, tandis que Maïmonide se consacrait à la science et à ses écrits.

Il est bientôt arraché au calme de ses chères études par de terribles épreuves. Son frère David périt dans un naufrage en 1167, dans la mer des Indes. Avec lui disparaît la fortune de toute la famille et une somme considérable que des étrangers lui avaient prêtée pour son commerce.

Le coup est si rude pour Maïmonide qu'il tombe malade. Mais grâce à son tempérament courageux, il ne tarde pas à reprendre ses travaux avec un surcroît d'énergie. Pour subvenir aux besoins des siens, il se met à pratiquer la médecine.

Maïmonide, rabbin, philosophe et législateur à l'influence grandissante

Le prestige de Maïmonide s'étend à toute la Diaspora. Dans tout le monde juif, il est considéré comme l'un des décisionnaires les plus éminents. En cette année 1175, il est nommé officiellement rabbin au Caire. Ennemi de tous les abus, il les combat avec énergie.

Talmudiste, commentateur, décisionnaire, il est admiré pour son esprit épris de logique, pour son extrême clarté, pour la synthèse étonnante qu'il parvint à établir entre révélation et vérité scientifique et pour l'énorme œuvre qu'il laissa derrière lui, dont le très célèbre et inégalé Guide des égarés.

Au milieu des occupations multiples que lui imposent ses fonctions rabbiniques, sa profession de médecin, ses recherches philosophiques et scientifiques, Maïmonide parvient à achever en 1180, à l'âge de 45 ans, son second ouvrage Michné Torah (la répétition de la Torah) ou code religieux dont l'apparition a fait date dans l'histoire de la littérature juive.

Dans cet ouvrage encyclopédique (14 volumes), Maïmonide a réussi à réunir avec méthode les mille petits détails épars dans l'océan talmudique, à « purifier le métal précieux de ses scories », à rattacher les lois aux textes bibliques et à ramener les faits particuliers aux principes généraux selon les règles.

Outre ses qualités de forme, cette œuvre a fondamentalement une très grande importance. Maïmonide y a fondu en un tout harmonieux, les diverses opinions de ses prédécesseurs. Il a aussi accordé une place équitable à la philosophie, à la morale et à la pratique du judaïsme. En fait, il s'agit là d'un véritable code de la loi juive.

La première partie du premier livre traite de questions philosophiques. Cette partie est intitulée Sefer Hamadaâ.

Le Mishne Torah a été composé pour rendre plus facile la connaissance du judaïsme biblique et l'étude du Talmud. L'auteur fait usage d'une langue simple et accessible à tous : au rabbin, obligé de résoudre quotidiennement des questions religieuses et juridiques, aux croyants désireux par piété d'étudier la loi, à l'homme d'études poussé par le désir d'étendre son savoir afin de se rendre compte du précieux contenu du Talmud.

Dès son apparition, le Mishne Torah a connu un succès exceptionnel dans L'ensemble du monde juif. On ne se contentait pas d'étudier cette œuvre. Ce code était, de fait, perçu comme un nouveau Talmud et considéré comme une des bases du judaïsme.

La vénération pour Maïmonide grandissait de jour en jour, on accolait à son nom les épithètes les plus flatteuses, on l'appelait « l'unique de l'époque », « le guide des rabbins », « la lumière du judaïsme », ou encore « l'aigle de la synagogue ». Son prestige s'est étendu depuis l'Espagne jusqu'en Inde, il a éclipsé toutes les célébrités de son temps et naturellement, ses théories ont rencontré aussi des critiques de la part de nombreux adversaires.

En 1185, après 20 ans de séjour en Égypte, Maïmonide obtient, comme médecin, une situation appréciable à la cour du sultan **Saladin** (en arabe **Salah Eddine El Ayoubi**). Maïmonide avait acquis l'estime et la sympathie du généreux vizir **El Kadi Elfadel El Baisani**, protecteur de la science. Il l'a fait inscrire sur la liste des médecins, lui a assuré un traitement annuel et l'a comblé de faveurs. Maïmonide finit par acquérir aussi une grande réputation d'écrivain médical.

Le poète arabe **Essaid Ibn Sina Almouk** a chanté son éloge comme médecin dans des vers extrêmement flatteurs. Sa réputation était telle que le roi d'Angleterre **Richard 1^{er} Cœur de Lion** a voulu le nommer son médecin, proposition que Maïmonide a refusée.

Une situation aussi enviable génère souvent des intrigues et Maïmonide a couru de grands dangers.

En 1167, le théologien arabe **Abou El Arab Ben Moïsha** qui avait sauvé la vie de Maïmonide à Fès en 1165, l'accuse, cette fois en Égypte, d'avoir pratiqué puis renié l'islam. Il veut le faire condamner. Son protecteur le vizir **Alfadel**, devant lequel il comparait, l'acquitte. Grâce à l'appui de celui-ci, Maïmonide est nommé chef de toutes les communautés juives d'Égypte (*Nagid*). Cette dignité s'est transmise de père en fils.

Toujours dévoué aux intérêts de ses coreligionnaires, Maïmonide use de son influence en faveur des juifs du Yémen pour améliorer leur situation. Il obtient ainsi du sultan **Saladin**, qui venait de reprendre **Jérusalem**, l'autorisation pour les Juifs de s'établir de nouveau dans la ville sainte.

Dans une lettre au rabbin **Samuel ibn Tibbon**, traducteur de son livre Le Guide des Égarés, il lui fait part de son emploi du temps.

"J'habite en Égypte, à Fostat, le roi habite au Caire. Mon travail chez Le roi est très dur. Chaque jour je suis obligé d'être chez lui de bonne heure. Si le sultan ou l'un des membres de sa famille est malade, je ne dois pas quitter son palais. De même si un des vizirs est souffrant, je dois rester au Caire toute la journée pour lui prodiguer mes soins. Même dans le cas où il n'y a aucun malade au palais, je dois rester à la cour toute la matinée.

À midi, quand je rentre chez moi, fatigué et ayant faim, je trouve mon appartement plein de monde : musulmans, chrétiens, israélites, parmi lesquels des gens haut placés, des ouvriers, des juges, des fonctionnaires, des amis et des ennemis qui connaissent l'heure de mon retour et viennent demander chacun un remède pour leur mal.

À mon arrivée je descends de mon cheval, je me lave les mains et je sors les prier de m'excuser et d'attendre un moment, le temps que je prenne mon unique repas en 24 heures. Je sors ensuite les ausculter et prescrire à chacun un médicament à prendre. Ces visites se suivent jusqu'à une heure avancée de la nuit... Parfois jusqu'à 2h du matin, jusqu'à ce que je ne puisse plus me tenir debout.

Enfin je n'ai aucun moment pour recevoir d'autres personnes que le samedi. Ce jour, les notables de la communauté se rendent chez moi et je leur dis ce qu'ils doivent faire durant toute la semaine. D'autres viennent après la prière de l'après-midi et restent chez moi jusqu'au soir."

Malgré les occupations absorbantes que lui impose sa profession de médecin, Maïmonide parvient à terminer, en 1190, à l'âge de 55 ans, son traité de philosophie religieuse Moré Névoukhim ou « Le Guide des Égarés » dont l'influence s'est étendue bien au-delà des milieux juifs. Ce guide eut un tel retentissement qu'il a fait oublier tous les

travaux analogues publiés auparavant. Ecrit en arabe avec des caractères hébraïques, il a été traduit en hébreu par le rabbin interprète **Samuel ibn Tibbon**. Maïmonide a écrit ce livre pour son élève favori **Joseph ben Juda Ibn Aqnin Elmoghrabi** de **Ceuta**.

En 1191, Maïmonide compose un traité sur la résurrection. Il regrette, dans ce traité, de n'avoir pas été compris par son élève **Elmoghrabi** et d'avoir été obligé de se justifier « devant les sots et les femmes ».

Les dernières années de Maïmonide

Une grave maladie l'a retenu au lit pendant une année et a diminué ses forces. De plus, sa sécurité a été compromise par les graves désordres qui ont suivi la mort de **Saladin**, son protecteur et par les rivalités entre les fils et le frère du défunt.

En l'an 1200, enfin, le fils aîné de **Saladin** occupe le trône de son père et il attache à sa personne Maïmonide, comme médecin. Ce dernier compose pour le prince un recueil de règles d'hygiène et lui conseille pour fortifier le corps, d'affermir nécessairement l'âme et de la préserver de toute pensée impure.

Maïmonide meurt à Fostat (vieux-Caire) le 20 tévet 4965 (13 décembre 1204) à l'âge de 70 ans. Il a été pleuré dans l'ensemble des communautés juives. À **Fostat**, Juifs et Musulmans ont observé un deuil de trois jours. A Jérusalem, on a organisé une cérémonie funèbre et décrété un jeûne général. Plus tard, sa dépouille a été transférée à **Tibériade**.

Maïmonide n'a laissé qu'un fils, le rabbin **Abraham**, qui héritera de ses fonctions de médecin auprès du calife et de sa dignité de chef religieux des communautés d'Égypte. On retrouve la trace de ses descendants jusqu'au XVème siècle. Ils se sont tous distingués par leur piété et leur connaissance talmudique.

